



© Lilya Corneli
(sans titre)

<http://www.lilyacorneli.com/>

Cette senteur au cou près des racines,
longtemps après je la portais
en léger deuil de vous,
tel un extrait de rire et de parfum secrets
puis volatils,
ces molécules de regrets
quoique d'huile concrète exprimée des
pétales
– un peu, beaucoup –
pour l'essentiel ne laissant rien paraître
de l'étreinte invisible
aussi discrète que la chambre

où la mort devenue abstraite,
toute pensée l'ayant quittée, laisse d'elle
les éternels parfums que secrète, mentale,
la tubéreuse.

comme la mémoire embaume

Etienne Faure (p. 86)

Horizon du sol, Editions Champ Vallon, 2011

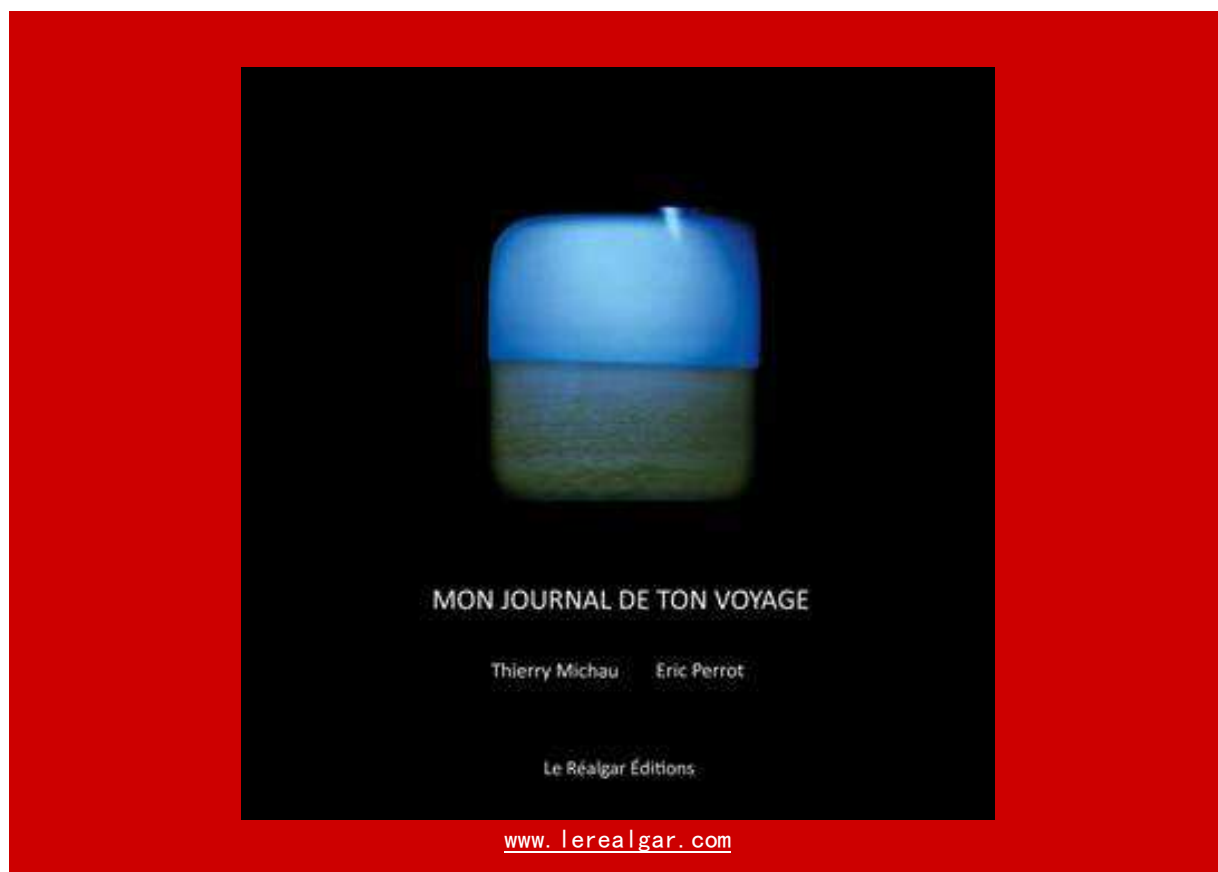
Photographies de Thierry Michau et Texte
d' Eric Perrot

...

« MON JOURNAL DE TON VOYAGE »

...

LA GALERIE LE REALGAR



www.lerealgar.com

23, rue Blanqui
42000 SAINT-ETIENNE - Tel : 0687602234
lerealgar@gmail.com

HERBARIUM

Lilya Cornelli



Site Officiel © Lilya Cornelli

Photographe







WOMEN ARE FLOWERS



Site [Lilya Corneli](http://www.lilyacorneli.com/)

■ LIEN : <http://www.lilyacorneli.com/>

[SOMMAIRE]

Lilya Corneli

Photographe contemporaine

Thierry Michau - Eric Perrot

« Mon journal de ton voyage » LA GALERIE LE REALGAR

DU CÔTÉ DE...

Jacques Estager *La nuit, Pierrot et Pierrot*

Boris Pasternak *Ma sœur la vie & autres poèmes*

EDITIONS CHAMP VALLON ETIENNE FAURE *Horizon du sol*
EDITIONS TARABUSTE CLAUDE MINIERE *JE HIEROGLYPHE*

AUPASDULAVOIR

JOS ROY *Ilbide*

■■■ Nadja Einzmann

Traduction inédite de Chantal Tanet ■■■

George Oppen ... Henri Cole

DES LECTURES

Sylvie Durbec *La huppe de Virginia* Une lecture de Nathalie Riera

REVUE

DIPTYQUE N°2



Au format livre numérique/CALAMEO

<http://fr.calameo.com/read/00003707121ae32840a18>

JACQUES ESTAGGER



<http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com>

BIO ■ ■ ■ EXPRESS

j', je suis né en Haute-Saône, dans quelque villages, dont celui de Pierrot et Pierrot. Il y a longtemps, dans les années 70-80 j'ai publié surtout deux livres (dont 'Histoire cent') chez Hachette littérature, collection P.O.L., et un livret, 'Pour Giselle' (pour le ballet 'Pour Giselle' de la Compagnie Hallet-Eghayan). Après longtemps d'absence, je suis "découvert" par Paul de Brancion, accueilli par les éditions Lanskine, comme déjà par Sarrazine n°12, 'Demain'. Puis voici mes rencontres avec Nathalie Riera, qui m'accueille, avec Pierrot, dans les Carnets d'eucharis.

La nuit, Pierrot et Pierrot

Jacques Estager

INEDIT 

1

sans le vent, les feuillages ne s'éloignent pas du ciel, ne s'éloignent pas de la terre, ne redescendent pas et ne se couchent pas, enfin et ce serait sur le chemin de terre nue et dans les cheveux de Pierrot et Pierrot ; enfin ce serait sur les sentes et les routes et les chemins et dans Pierrot ; pourtant le vent était dans nous et avant le ciel ;

au vent sur les feuillages dans la poitrine des Pierrot un ciel bouge, il est le ciel des Pierrot, dans Pierrot et Pierrot, et sans eux ;

2

dehors sur leur seuil, tout le jour et tout le soir, Pierrot et Pierrot sont au loin des jardins, et se perdent loin dans les murs et les murs des jardins, comme ils se perdent toujours dans les murs des maisons, où vit tout le monde ; ils sont transparents, personne ne les quitte, pour le ciel où vit

tout le monde, la terre où vit tout le monde : tout le monde est dehors, sur
le seuil transparent des Pierrot

3

sur la rue montant au village, montent leurs silhouettes, montent de la rue
du village à la colline et au ciel du village ;

avant le ciel, avant le soir, avant le temps, les silhouettes de Pierrot se
déchirent sur les pierres du chemin de la rue et des routes et du ciel du
village ;

la terre est transparente sous leurs pas légers comme le ciel, légers sans le
ciel ;

mais au ciel nous arrivons comme dans le passé, dans l'émotion de la
venue et du retour ; et tout le monde est au ciel ; tout le monde fait son
bruit dans le ciel, parmi les âmes et les nuages et le bleu

et redescend le soir sous le merveilleux bruit, blanc, des nuages ; alors les
bruits du soir et des paysages du présent et des paysages des regrets, et le
merveilleux bruit des silences dans les merveilleuses pénombres
mêlées, comme embrassées et comme respirées, pendant la
mélancolie de tout le monde

4

encore jamais, dès le soir, dès le matin, personne ne leur vient ; puis avec
eux deux et eux seuls ne s'en va, à leurs yeux, même de transparents, du

seuil des Pierrot, immobiles eux dans ce vent et ce ciel déjà, qui nous emportent, c'est pour qu'ils nous regrettent, et notre retour déjà

les rêves des personnes, et qui sont leurs silhouettes, courent la rue du village, dans le temps mélangent leurs bras et leurs feuillages aux feuillages et aux bras des enfants ; et là déjà eux courent sur la colline et courent dans le ciel, des rêves que personne n'avait vus ; et qui sont les ruisseaux et leurs bruits, dans les campagnes de ce ciel et qui se mélangent aux bruits et aux ruisseaux sous l'autre ciel

5

dans le ciel qui nous emporte, nous sommes les silhouettes qui lui viennent, les silhouettes qui sommes dans l'ombre et à la lumière et embrassés de nos silhouettes ;

immobiles et dorés, à un vent immobile et doré, et dans la pensée et dans le vent et dans le ciel nous espérons voir et touche et entrer une même pensée de mêmes silhouettes immobiles et dorées de Pierrot et de Pierrot ; silhouettes dorées, paysages dans le ciel, c'est-à-dire sous le ciel

6

il y a un ciel, à une ombre et une lumière amies, et d'une allée où je m'étais évanoui et abandonné là ;

elles m'ont relevé et, depuis, toujours le sable de terre de l'allée est doré, toujours est doré mon corps qui est une ombre qui est une lumière et est le ciel ;

l'autre ciel, comme d'un autre Pierrot que Pierrot, et comme elles m'ont bercé longuement, m'est venu, quelqu'un lui et ciel se pencher sur moi, et

regardé moi tenu dans les mains amies, dans le cœur ami, le ciel rêvé, bleu comme on s'endort longuement, attendant une venue.

C'est pour Pierrot, les bercer, et les toucher au fond de leurs jours et de leur transparence de tous les jours ;

là ils sont couchés, sur la pierre de la terre et le seuil de la terre ; et là debout, aux yeux de l'ombre, qui est l'amie et la lumière

7

le vent au large, aux lambeaux d'air bleu sous la merveilleuse déchirure du ciel, et dans l'après-midi, c'est Pierrot et Pierrot.

Ils sont leurs silhouettes blanches, robes dorées, et Pierrot et Pierrot nus, au vent ;

Et les feuillages dans la poitrine des Pierrot, les feuillages, dans la maison des Pierrot, remuent leurs ombres avec les ombres des Pierrot et les ombres de la lumière :

la maison de Pierrot est la belle pierre nue, blanche et dorée qu'on entre par les dedans respirés et illuminés des murs des jardins et jardins éclairés ; on traverse les jardins, on arrive aux Pierrot, là, qui, de la nuit longuement, longuement regardent le ciel

au vent, au plein jour, un Pierrot, de chemins en routes en sentes, marche pendant la lumière, à travers le monde transparent et doré marche, avec les ombres des ombres et nos corps des ombres et les corps des Pierrot, Pierrot, rejoints de Pierrot ; un autre Pierrot est sur le bord du chemin moi

dans des villages aimés, la lumière toujours venue et la lumière toujours attendue, la lumière est sur les volets clos, tout le monde de la lumière, tout le monde du ciel est dehors, et dehors où nos silhouettes traversent des silhouettes de Pierrot et Pierrot, en leur absence, en leur transparence, et jusqu'à eux et sur les terres qui déjà sont le jour, sont le ciel et le vent

j'

HORIZON DU SOL

Étienne Faure

(EDITIONS CHAMP VALLON, 2011)

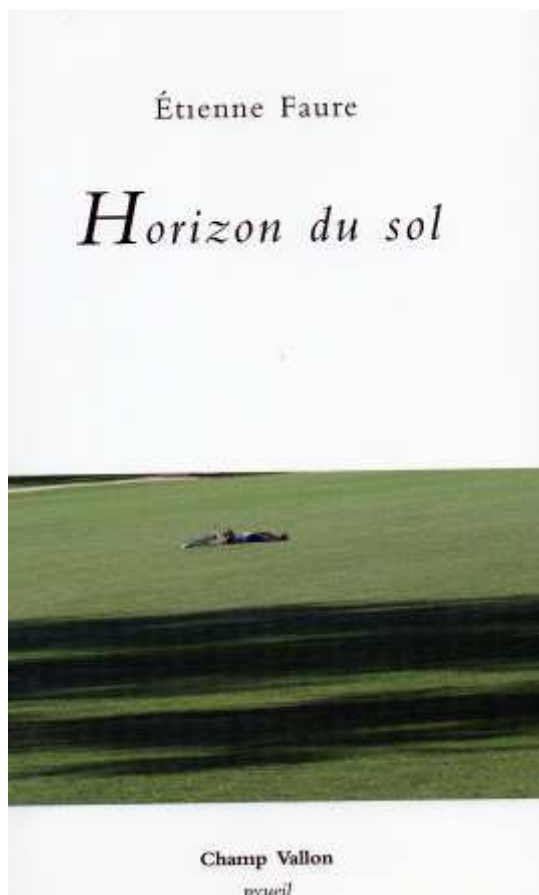
UN ARTICLE DE JACQUES JOSSE : [HTTP://REMUE.NET/SPIP.PHP?ARTICLE4353](http://remue.net/spip.php?article4353)

UN ENTRETIEN AVEC TRISTAN HORDE :
[HTTP://LITTERATUREPARTOUT.HAUTETFORT.COM/ARCHIVE/2011/05/31/ETIENNE-FAURE-ENTRETIEN-SUITE-ET-FIN.HTML](http://litteraturepartout.hautetfort.com/archive/2011/05/31/etienne-faure-entretien-suite-et-fin.html)

DES EXTRAITS DANS LES CARNETS D'EUCHARIS : [HTTP://LESCARNETSDEUCHARIS.HAUTETFORT.COM/ARCHIVE/2011/07/28/ETIENNE-FAURE-HORIZON-DU-SOL.HTML](http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com/archive/2011/07/28/etienne-faure-horizon-du-sol.html)

EXTRAIT

DANS LE MOTIF



Le bruit de l'eau féru en souvenirs
par jour de pluie, temps ligneux,
tisse le paysage égoutté des toits,
de chanvre ou lin, autre plante textile,
en un tableau humide où le veaux
rabougris dans les nues broutent
les prés luisants.
Derrière la vitre où l'eau ruisselle,
les cheminées, trois mâts d'usines
et la voile enfumée d'un navire
rentrent de mémoire à hauteur des pommiers
de la terre neuve au loin représentée
un jour de mer mauvaise à la peinture
quand de plus près à scruter l'horizon
pourtant ne rentre aucun point qui grossisse
en forme de bateau, sauf à midi,
d'abord hésitant, minuscule, puis chalutier entier
surgi du fond de la toile – non
ce n'est pas lui.

où l'horizon hésite

(p. 78)

■ AUTRES SITES A CONSULTER :

- SITE : Vive Les Couleurs (Le blog des Ateliers Dominique Hordé)
<http://vivelescouleurs.hautetfort.com/archive/2011/05/28/horizon-du-sol-extrait-d-etienne-faure.html>
- Terres de femmes (Angèle Paoli)
http://terresdefemmes.blogs.com/mon_weblog/2011/06/%C3%A9tienne-faure-les-soirs-d%C3%A9t%C3%A9-pas-des-portes.html
- Etienne Faure sur le site des éditions Champ Vallon
<http://www.champ-vallon.com/Pages/Pagesrecueil/Faure.html#3>
- La Maison des Ecrivains et de la Littérature
<http://www.m-e-l.fr/Etienne%20Faure,832>

SANFORD H. ROTH
Photographe américain

James Dean

■ 1906-1962 ■





AU PAS DU LAVOIR -----

© Photo : Nathalie Riera, un lavoir dans le village de Saorge, 2009

Jos Roy
Ilbide

la croûte cède
les lysés insistent

jusqu'à confirmer le vertige
et la matière gouffre des mots

rumeur

verroterie labiale
des vieilles bonnetières
des noms égrenés entre
lichen et croix
noms suivent noms choisis
écho des familles anciennes

mais aucun

nom

pour

cagot

ou cagot

en

bloc

nom commun

sans majuscule ni ressaut
sans épaules
nom étouffé de lèpre
tout de lèvres mangées

Ici (Corps est cadavre)

maintenant (Espace s'épuise à bégayer)

commencer !

(dans l'immense plainte des cycles
où tout essentiel se noie où tout globe surnage
sans accéder jamais à la luminescence
des peuples abyssaux)

commencer !

vide mot vide

symétrie du fou

sous la petite porte

des oripeaux
marqués de froid par l'origine
et l'origine

est oubliée

le nom absent quelque part sous la pierre enfante finalement son silence

jumeau
silence

de poitrine

silence

être

un Silence

qui se niche au pli du lieu peut-être là où niche l'hirondelle à sa façon fidèle boucle de temps
un silence dans ce creux avec coquilles et duvets avec becs perceurs d'insecte avec l'insecte percé et
son fait : le trou vecteur de rien
avec le fait dépouillé de questions

Je ne raconte pas d'histoire mais vois des sangs emmêlés de fils et de filles. Je ne dis pas qu'il y a un géant
qui sommeille en ce lieu. Je ne dis pas que sa tête est traversée de venelles et du bruit froid de fer sur fer la gueulante de
clous. Je ne dis pas que sur son ventre des enfants jouent aux balles-astres : lunes soleils qu'ils guettent frappent dont ils
font et défont les orbites jusque-contre la pierre-haute semblable à celle des 4têtes. Saignent ici en tout cela de nouvelles
saisons humaines écrites sur des rouleaux d'atomes et d'humains.

Dérisoire sous l'ombre du géant projetant le géant. Je ne suis rien de toi Williams mais toi Williams a figé à
l'endroit qui est moi comme un clou des anciens cloutiers qui repousse les chairs élève des formes mouvantes et des
syllabes sèches.

Inattendues pleines de rues peuplées de mots. Pleines de faces communes et irréelles.

Je goûte la pulsation de l'histoire pour l'histoire qui à ce point n'est plus à faire

*Ici maintenant –
commencer !*

Robert Creeley

des torrents à la cime des chênes
dévalent
avec l'esprit sans cesse
projeté

depuis les arbres-poutres
dégoulinent
des fils sur lesquels les mains
jouent
caressent et jouent
caressent jouent et pincent
des cordes religieuses

notes d'hommes et de femmes
qui gravent dans les arches

l'acide des splendeurs

ICI : Jammes, Francis, le 7 juillet 1905, accola d'intime sa vie à Dieu. Les jeunes filles
pleurèrent, cachèrent leurs larmes sous les aubépines, essuyèrent au coton de leurs jupes le pourpre
du désir portèrent plus loin dans les combes les baisers éternels couleur
de ces petits coléoptères bleu de feu des eaux ¹

vent se retire. sur les marées de terre *ilbide*
la mort est laisse de quiétude.

au terme :

4faces amantes
ouvrant de visibles-invisibles
chemins. ils conduisent les passés-presque
sous la pierre source
puisqu'au point d'eau
toute montagne toute avalanche
s'accomplit.

*Ici maintenant –
commencer !*

Robert Creeley

le boiteux d'à côté
le claudique
il fascine porte son point de marge
au bout de sa prothèse

c'est à voir
le poème qui s'enkyste dans le
volume instable de sa marche

ça avance comprends-tu ?
le rythme brisé

frontières &
rythme brisé
révoltes &
rythme brisé
convulsion des plaines &
rythme brisé

l'harmonie s'

étréint d'in
certitude

c'est à voir : la
beauté bancale
qui défie le monde

ça germe des mots tronqués
ça tisse organe vif
autour de
l'absent

¹ Francis Jammes, extrait de *Lorsque je serai mort*

© Jos Roy in *Ilbide*

JOS ROY : *Je vis au Pays Basque, un peu éloignée du monde, et s'il faut ajouter quelque chose mettons que je cherche le poème "en mouvement".*

Nadja Einzmann

© Les Carnets d'eucharis



© photo sur le site d'ÉCLA-Aquitaine

EXTRAITS

Alors non je ne peux pas dire non/Da kann ich nicht nein sagen
Certains jours/An manchen Tagen
Jeux/Spiele
Ce qu'il voit/Was er sieht

Traduction inédite de Chantal Tanet

Da kann ich nicht nein sagen

Mein Liebster ist einer, auf den zu warten sich lohnt. Er mag mich, und das genügt mir. Da bin ich gerne sein Haus und sein Hof und prüfe das Dach und öle die Tür, tagein, tagaus, und warte. Es ist eine Nacht, in der er so zu mir kommen wird, übers Feld, und die Sterne werden dröhnen und der Mond pubbern und pulsen, meinem Liebsten zur Begrüßung. Noch lebt er unter anderem Himmel und forscht und strebt und leckt sich die Zungenspitze wund zwischen den Büchern, er hat es mir oft geschrieben. Da kann ich nicht nein sagen und beiseite treten und lasse ihn nicht vorbei: in einer anderen Stadt einer anderen Frau. Da kann ich nicht nein sagen. Und so einen Liebsten hätte ein jeder gern und hat er ihn nicht, erträumt er ihn. Ich sehe zum Fenster hinaus und sehe ihn kommen, ein Schatten auf dem Weg. Und der Kies wird knirschen unter seinen Füßen, und meine Hand, gestützt auf die Fensterbank, wird schwer werden, meine wartende Hand.

Alors non je ne peux pas dire non

Mon bien-aimé est de ceux qui méritent qu'on les attende. Il m'aime, et ça me suffit. Alors je me plais à être sa maison et son foyer et j'en vérifie le toit et huile la porte, jour après jour, et j'attends. Une nuit, mon bien-aimé viendra ainsi vers moi, à travers la campagne, et les étoiles se feront carillon et la lune tam-tam et pulsation pour lui souhaiter la bienvenue. Il vit encore sous d'autres cieux et fouille et cherche ardemment et feuillette des livres à s'en écorcher le bout de la langue. Il me l'a souvent écrit. Alors non je ne peux pas dire non ni prendre mes distances ni le laisser passer : dans une autre ville une autre femme. Alors non je ne peux pas dire non. Et puis tout le monde voudrait un pareil bien-aimé et ne l'ayant pas, le rêve. Je regarde par la fenêtre et le vois venir, une ombre sur le chemin. Et le gravier crissera sous ses pas, et ma main, appuyée sur le rebord de la fenêtre, se fera lourde, ma main en attente.

An manchen Tagen

An manchen Tagen warte ich, daß etwas passiert. Auf einen Anruf ; daß das Haus einstürzt ; oder der Arzt

mir sagt, daß ich nur noch wenige Wochen zu leben habe. Ich sitze im Bett und warte, und meine Mutter klopft an die Türe. Zu berichten hat sie nichts. Sei so gut, sagt sie, bring den Müll hinunter, oder : Wie wäre es mit einem Spaziergang, es ist ein wunderbarer Tag, sonnig, und die Spatzen pfeifen es von allen Dächern. Nein, rufe ich ihr zu, durch die geschlossene Tür, mir ist nicht danach, mir ist nicht nach Welt. Und ich sitze im Bett, der Himmel schaut blau durch mein Fenster oder umwölkt sich, oder ein Gewitter zieht auf. Mein Bett ist mein Schiff, mein Bett ist mein Floß, ich treibe dahin, Haie und andere Meerestiere unter mir und Sterne und Himmel über mir.

Was soll ich unternehmen mit dir, sagt meine Mutter, und stellt mir das Abendessen vor die Tür. Keines meiner Kinder, *keines* meiner Kinder, alle sind sie normal und gehen zur Arbeit, gehen morgens aus dem Haus und kehren abends zurück, nur du nicht. Was soll nur werden mit dir ?

Es gab Zeiten, da ich anders war, solche Zeiten hat es gegeben. Ausgesprochen lebhaft war ich. Keine Aufgabe war sicher vor mir, und dann noch zum bloßen Zeitvertreib zeichnete ich und voltigierte und focht und tanzte die Nächte durch. Meine Geschwister sahen müde aus, wenn sie von der Arbeit kamen. Sie hatten sich das Weiß in ihren Augen blutig gesehen über den Tag, und auch ihre Hände waren wund und schmerzten. Mir sah man keine Mühen an. Nie. Ich schwebte über den Boden, wo andere gingen, und daß ich mich bückte, kam nur sehr selten vor. Ja, es hat Zeiten gegeben, da ich anders war, und ich trauere ihnen nicht nach. Packt eure Herzen in Alufolie, daß sie geschützt sind, wenn ihr aus dem Haus geht, und reicht sie nicht frei herum!

Er hat Zeiten gegeben, da ich anders war, und meine Mutter trauert ihnen nach. Kind, sagt sie, willst du nicht aufstehen, daß dein Vater mit dir fischen gehen kann und deine Geschwister dir berichten von ihrem Tag? Nein, sage ich, mir ist nicht nach Welt. In meinem Bett sitze ich, das mein Floß ist, und der Seegang ist hoch. Salziger Wind fährt mir durchs Haar und die Wellen überschlagen sich.

Certains jours

Certains jours, j'attends que quelque chose se passe. Un appel ; que la maison s'écroule ; ou que le médecin me dise que je n'ai plus que quelques semaines à vivre. Je suis assise dans mon lit et j'attends, et ma mère frappe à la porte. Elle n'a rien à raconter. Sois gentille, dit-elle, descends la poubelle, ou bien : que dirais-tu d'une promenade, c'est une journée magnifique, ensoleillée, et les moineaux le sifflent sur tous les toits.

Non, lui crié-je à travers la porte fermée, je n'en ai pas envie, je n'ai pas envie du monde. Et je suis assise dans mon lit, le ciel bleu perce à travers ma fenêtre ou s'assombrit, ou un orage approche. Mon lit est mon navire, mon lit est mon radeau, je flotte là, des requins et autres animaux marins au-dessous de moi et les étoiles et le ciel au-dessus.

Que dois-je faire de toi, dit ma mère en mettant le dîner devant ma porte. Aucun de mes enfants, *aucun* de mes enfants, tous sont normaux et vont travailler, ils sortent le matin de la maison et reviennent le soir, sauf toi. Que vas-tu devenir ?

Il fut un temps où j'étais différente. Il y a eu un temps. J'étais vraiment pleine de vie. Aucune tâche ne me résistait, et en plus je dessinais simplement pour passer le temps et je faisais de la voltige et de l'escrime et dansais toute la nuit. Mes frères et sœurs avaient l'air fatigués quand ils revenaient du travail. Ils avaient tâché de sang le blanc de leurs yeux au fil de la journée et leurs mains, elles aussi, étaient écorchées et douloureuses. Chez moi on ne voyait aucune peine. Jamais. Je planais sur le sol où les autres marchaient, et il est très rarement arrivé que je me penche. Oui, il y a eu un temps où j'étais différente, et je ne le regrette pas. Mettez vos cœurs dans du papier d'aluminium pour qu'ils soient protégés quand vous sortez de la maison et ne les faites pas passer librement !

Il y a eu un temps où j'étais différente, et ma mère le regrette. Ma fille, dit-elle, ne veux-tu pas te lever pour que ton père puisse aller à la pêche avec toi et que tes frères et sœurs te racontent leur journée ? Non, dis-je, je n'ai pas envie du monde. Je suis assise dans mon lit, qui est mon navire, et la houle est forte. Le vent salé traverse ma chevelure et les vagues se déchaînent.



Spiele

Ich trage mein Herz auf der Zungenspitze: Da, kommt und fangt es! sage ich und balanciere es hoch in der Luft. Es glänzt und schwitzt im grellen Sonnenlicht. Ein lustiges Spiel und erfreut Frauen und Männer gleichermaßen. Sie legen die Köpfe in den Nacken und wetzen die Lippen, sie streichen die Röcke glatt und die Bundfalten ihrer Hosen. Und dann spielen wir Ball mit meinem Herzen, daß es Purzelbäume schlägt in der Luft.

Jeux

Je porte mon cœur sur le bout de la langue : là, venez et attrapez-le ! dis-je en le tenant haut dans l'air en équilibre. Il brille et suinte dans la lumière crue du soleil. Un jeu amusant qui réjouit autant les femmes que les hommes. Ils inclinent la tête en arrière et affûtent les lèvres, lissent leur jupe ou les pinces de leurs pantalons. Et ensuite on joue à la balle avec mon cœur qui fait la galipette dans l'air.



Was er sieht

Ich verändere mich, das ist es, was er sieht. Meine Gelenke krachen und knacken wie im Frühling und mein Haar schimmert. So sieht er mich und verlangt nach mir, als sei ich ein unvorhergesehenes Ereignis. Und als hätte ich nicht neben ihm all die Jahre, die Hand auf seinem Knie und den Blick auf seinen Lippen, die Geburt jedes Wortes mit Ernst verfolgend, als hätte ich nicht neben ihm gesessen all die Jahre.

Ein Feuer habe ich in ihm angerichtet, sagt er mir. Ein Feuer, und ich sehe es schäumen in seinen Augen und bluten. Nicht genug, daß er mir Anträge macht, er hält sich fest an mir. Stark bin ich geworden, und auf seiner Stirn schwellen die Adern.

Sonne, ich kann über ihn hinwegsehen, leichte Wölkchen säumen den Himmel, und sein Atem bringt mein Haar nicht mehr durcheinander. Mein Kiefer schiebt sich vor, wie bei allen gesunden Tieren, Zähne weiß wie frischgefallener Schnee. Und mein Herz pocht und pocht und atmet frisches Blut.

Nadja Einzmann, *Da kann ich nicht nein sagen, Geschichten von der Liebe*, S. Fischer Verlag, 2001, p. 18, 41, 60, 99.

Ce qu'il voit

Je change, c'est ça ce qu'il voit. Mes articulations craquent et claquent comme au printemps et mes cheveux luisent. C'est comme ça qu'il me voit et me réclame comme un événement imprévu. Et comme si je

n'avais pas eu à ses côtés toute l'année la main sur son genou et le regard sur ses lèvres, suivant avec gravité la naissance de chaque mot, comme si je n'avais jamais été assise à ses côtés toute l'année.

J'ai provoqué un incendie en lui, me dit-il. Un incendie, et je le vois écumer dans ses yeux et s'embraser. Pas assez pour qu'il me fasse des demandes en mariage, il s'accroche à moi. Je suis devenue forte, et sur son front les veines saillent.

Soleil, je peux te voir à travers lui, de légers nuages bordent le ciel, et son souffle ne met plus mes cheveux en désordre. Ma mâchoire s'avance comme chez tous les animaux en bonne santé, les dents blanches comme de la neige fraîchement tombée. Et mon cœur palpite et palpite et respire le sang frais.

Nadja Einzmann, *Da kann ich nicht nein sagen, Geschichten von der Liebe*, S. Fischer Verlag, 2001, p. 18, 41, 60, 99. Traduction inédite de Chantal Tanet.



Nadja Einzmann, écrivaine allemande née en 1974, vit à Francfort où elle a fait des études d'allemand et d'histoire de l'art. Elle a publié des récits et des poèmes dans des revues et anthologies, ainsi que deux livres chez S. Fisher-Verlag : *Da kann ich nicht nein sagen. Geschichten von der Liebe* (2001) et *Dies und das und das. Porträts* (2006). Elle a obtenu plusieurs prix littéraires, notamment pour *Da kann ich nicht nein sagen* en 2002 et le prix d'encouragement Hölderlin de la ville de Bad Homburg en 2007.

D'autres sites à consulter :

[Les carnets d'eucharis](http://lescarnetsdeucharis.hautefort.com/archive/2011/06/13/nadja-einzmann-traduction-inedite-de-chantal-tanet.html)

<http://lescarnetsdeucharis.hautefort.com/archive/2011/06/13/nadja-einzmann-traduction-inedite-de-chantal-tanet.html>

[Littérature de partout](http://litteraturedepartout.hautefort.com/tag/nadja%20einzmann)

<http://litteraturedepartout.hautefort.com/tag/nadja%20einzmann>

George OPPEN, *Poésie complète*

éditions Corti, (à paraître le 3 novembre 2011)

Traduit de l'anglais par Yves di Manno



George Oppen

Poète américain
(1908-1984)

■ LIEN : http://www.jose-corti.fr/titresetrangers/OPPEN_OC.html

[...]

SURVIE : INFANTERIE

Et le monde changea.

Il y avait des arbres et des gens,

Des trottoirs et des routes

Il y avait des poissons dans la mer.

D'où venaient tous ces rochers ?

Et l'odeur des explosifs

Le fer planté dans la boue

Nous rampions en tous sens sur le sol sans apercevoir la
terre

Nous avions honte de notre vie amputée et de notre misère :
nous voyions bien que tout était mort.

Et les lettres arrivaient. Les gens qui s'adressaient à nous,
à travers

nos vies

Nous laissaient pantelants. Et en larmes

Dans la boue immuable de ce terrible sol

& AUTRE (extrait de *NOTES ON PROSODY*)

In *L'art de la faim*, Paul Auster, « Le multiple et le
singulier », éd. Actes Sud, « Babel », 1992 (p.207)

Il est impossible de se tromper sans le savoir, impossible
d'ignorer qu'on vient de gâcher quelque chose. Les mots non
mérités sont, dans un tel contexte, tout bonnement
ridicules...

Telle conscience que l'on peut avoir de l'univers, telle
préoccupation de l'existence – nul mot ne les exprimait
encore. Et le poème n'est PAS fait de mots, on ne peut pas
fabriquer un poème en y accumulant des mots, c'est le
poème qui fabrique les mots et contient leur sens... Quand
un homme a peur d'un mot, il peut avoir commencé...

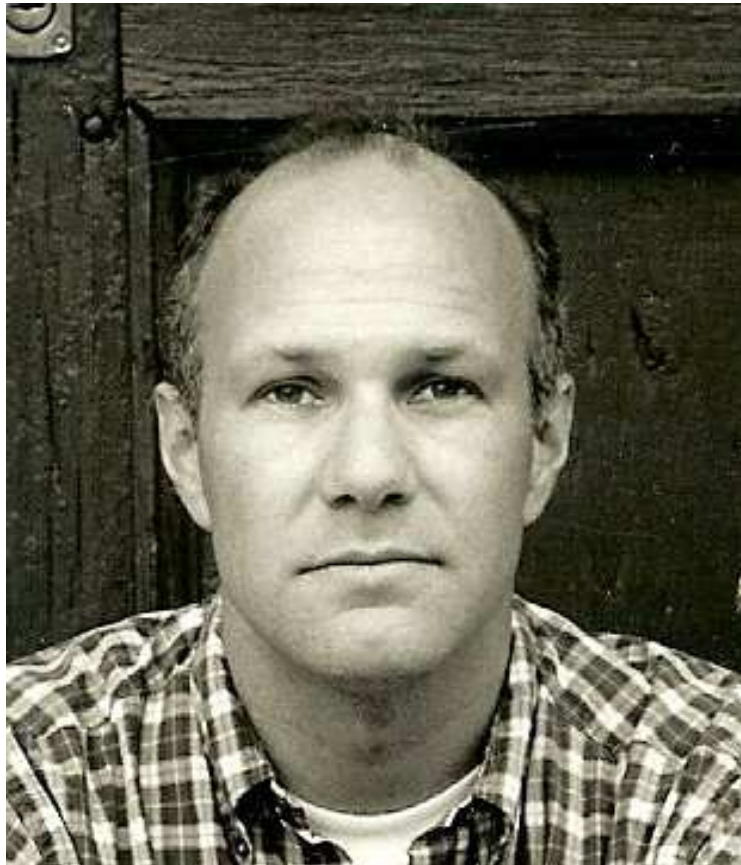
■ ■ ■ On April 24, 1908, George Oppen was born in New Rochelle, New York, to
Elsie Rothfeld and George Oppenheimer (the family changed their name to Oppen
in 1927). His father was a diamond merchant, and the family lived a comfortable,
affluent lifestyle, which included servants and sailing lessons, a fact which
conflicted with the strong identification with the working class that Oppen
developed later in life.

After suffering mental problems and a nervous breakdown, his mother committed
suicide when Oppen was four. His father married Selville Shainwald when Oppen
was seven. She was a wealthy and ambitious woman with whom Oppen had a
difficult and painful relationship that haunted him through his adulthood.

... **LIRE LA SUITE**

■ LIEN : (POETS ORG : <http://www.poets.org/poet.php/prmPID/920>)

Photo courtesy of the Mary Oppen Collection
Mandeville Special Collections Library
University of C



Henri Cole
Poète américain
(né en 1956)

■ **SITE :** <http://henricole.com/index.html>

[...]

I can feel my heart beating inside my heart

[...]

NECESSARY AND IMPOSSIBLE

It is a nation born in the quiet part of the mind,
that has no fantasy of omnipotence,
no God but nature, no net of one vow,
no dark corner of the poor, no fugue-work of hate,
no hierarchies of strength, knowledge or love,

no impure water spasming from rock, no swarm of polluted flies,
no ash-heap of concrete, gypsum and glass,
no false mercy or truths buried in excrement;
and in this nation of men and women,
no face in the mirror reflecting more darkness
that light, more strife than love, no more strife
than in my hands now, as I sit on a rock,
tearing up bread for red and white carp
pushing out of their element into mine.

NECESSAIRE ET IMPOSSIBLE

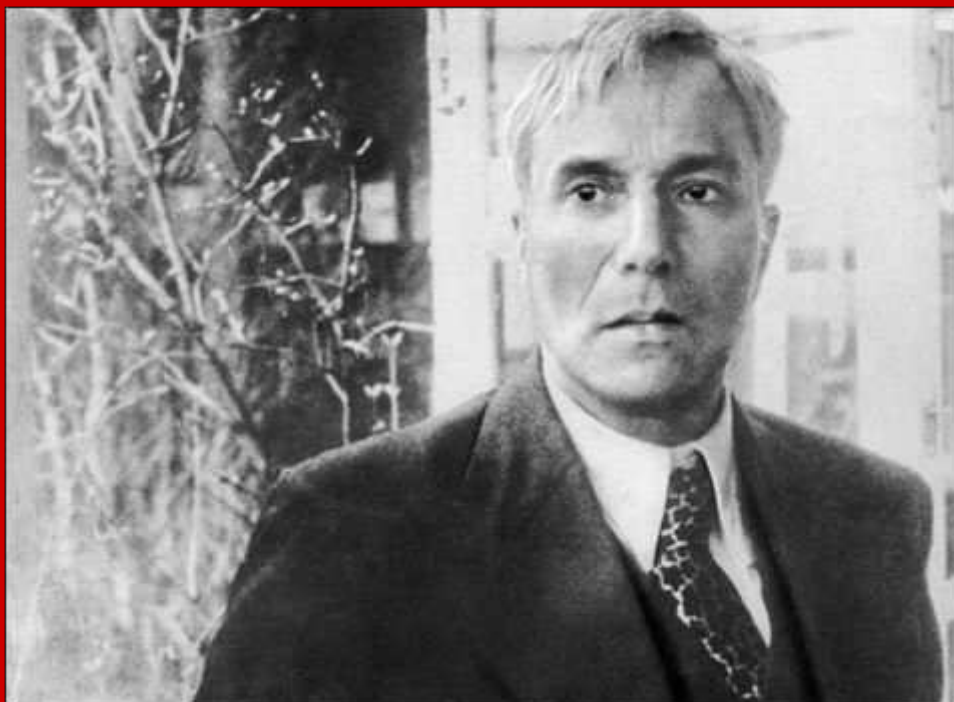
C'est une nation née dans la partie sereine de l'esprit,
sans fantasma de toute puissance,
sans Dieu sauf la nature, ni piège d'un serment unique,
sans coin obscur de pauvres, ni fugue de haine,
sans hiérarchies de force, de connaissance ou d'amour,
sans eau impure pulsée d'un roc, essaim de mouches polluées,
amas de cendres de béton, gypse et verre,
sans fausse pitié ou vérités enfouies dans des excréments ;
et dans cette nation d'hommes et de femmes,
sans visage dans le miroir reflétant plus de ténèbres
que de lumière, plus de conflit que d'amour, pas plus
que dans mes mains à présent, tandis qu'assis sur un rocher
je déchire du pain pour les carpes rouges et blanches
qui de leur élément s'élancent dans le mien.



et ligne après ligne/and line after line

Du côté de chez...

Boris Pasternak



© Photo : Internet

« **Ma sœur la vie & autres poèmes** »

Gallimard/Poésie, 1982

Extrait



[...]

Lourds charrois dans les champs blancs de givre,
Forêts, alphabet gris et vert,
Dès l'enfance vous fûtes le livre
Toujours à la page entrouvert.

Tout à coup de nouveaux paragraphes
Paraissent, de blanc saupoudrés ;
Des traînages, noirâtres paraphes,
Les ont de dentelles parés.

[...]

[L'HIVER APPROCHE. Octobre 1943]

(p.258)

1

Je ne quitte jamais ce cliché qui s'esclaffe,
Et qui crisse en pliant l'os léger du poignet,
Qui s'obstine à crisper ses phalanges qui craquent,
Près de qui l'on s'attarde et s'attarde et se tait.

Qui, fuyant les brelans, le brio des arpèges,
Loin des hôtes, des stucs, des cristaux, des
lambris,
Court le long du clavier en volée de flammèches,
Loin des jais, des jonchets, des rideaux, des iris.

Qui, fixant chiffonné et folâtre à sa taille
Un bouton d'églantine, et les mèches au vent,
Vole et valse à l'envi, riant, mordant son châle
Comme on mord son chagrin, essoufflé, défaillant.

Qui, froissant dans la main la peau des mandarines,
Suce les frais quartiers, pour après retrouver
Le salon ceint du lustre, à l'abri des courtines,
Où la valse en sueur recommence à tourner.

2

Ainsi l'autan, piquant des deux,
Fakir, devin, défie
Epines, piques dans les yeux,
Brouillards et bois qui filent,

Et clame que ni le coursier,
Ni les sommets qui bruissent,
Mais l'églantine à son côté
S'en vont ainsi et glissent.

Ni lui, le bruit, le bruit des monts,
Ni les sabots qui frôlent,
Mais l'autre, l'autre seulement,
Le châte et les épaules.

Et seuls le tulle et le surah,
Le cœur, l'accord, sans trêve,
Les tours, encore, de ses pas
Fuyant, grondant en rêve.

Eux seuls, eux seuls, et follement,
A corps perdus, pâmés,
Clouant là ces sacs, et riant
A pleurer, à pleurer !

[LA REMPLACANTE.]

(pp.87/88)

Boris Pasternak



SITES POÉSIE

/Regard au pluriel

HOTEL DES COLONNES

association atelier pictura



présentent les peintures de

CHRISTINE BAUER

"36"

vernissage

le dimanche 17 juillet à 19 h
en présence de l'artiste

Rue René Cassin - 04500 Riez

Exposition du 17.07 - 30.10.2011

Heures d'ouvertures

lundi à samedi 16 h 30 - 19 h 30
mercredi et samedi matin 10 h - 13 h

Copyright Christine Bauer

Association Atelier Pictura

Christine Bauer

<http://www.hoteldescolonnes-riez.fr/>

■ Regard au pluriel : <http://regardaupluriel.hautetfort.com/>

Une lecture de **Nathalie Riera**

LA HUPPE DE VIRGINIA – Sylvie Durbec

(Editions Jacques Brémond, 2011)

*I could not bear to live – aloud –
The Racket shamed be so –*

Je ne pouvais supporter de vivre – à voix haute –
Le Tapage me gênait tant –

Emily Dickinson, Poème 473 (*Poésies complètes, 1862*) édition bilingue Flammarion, 2009, p.447)

*il y aurait une femme
il y aurait un homme
ce seraient leurs voix qui diraient
et il n'y aurait plus pour traduire
que les oiseaux la terre et le pain*

De belles singularités de voix et d'images parcourent *La huppe de Virginia*, le dernier recueil de Sylvie Durbec, aux éditions Jacques Brémond.

Tout poème ne surgit pas d'un monde intact mais de l'imparfait du monde, qui donne l'impulsion à nos voix ou qui les laisse à jamais se tarir, « *puits englouti/à sec* ». Il faut des fontaines à nos voix, ces fontaines qui sont les berceaux des mots pour « *nous faciliter l'élan du verbe et nous permettre de nous exclamer* ». Dans la première section du recueil, Sylvie Durbec nous offre un « poème bilingue » que sont « *la voix des hommes/la voix des femmes* ». Ils sont des voix que l'on regarde, des portraits de voix. Et d'où vient la voix des hommes ? Elle « *vient d'un centre/leurs mères l'ont creusé dans leur ventre/et pour s'élever la voix des hommes doit/enjamber la prairie déserte de l'enfance* ».

Nous en passons par la langue héritée, mais il est également une autre voix à placer, comme celle de « *l'enfant trop grandi ne sait où glisser son corps ses fesses et surtout les mots dont il a l'usage mais dont il sait l'inconvenance c'est-à-dire qu'ils ne pourraient venir s'asseoir au sein de la famille et toujours ouvrant avec violence mâchoire à broyer la voix lui luttant pour tout de même installer sa présence invisible comme moi le fais sans en connaître vraiment l'enjeu si ce n'est que j'ai besoin de la voix sans corde ni fil/ juste* ».

La voix de la poète s'essaye à « la voix de silence », « la voix du sourd », « la voix écrite », « la voix qui se tait », « la voix qui se perd ». Cependant, la voix ne se réduit pas à seulement un organe sonore ou insonore, mais c'est aussi « *les yeux aveuglés comme la voix* ».

« Regard, le mien, collé aux grincements des choses », écrivait Pizarnik dans son « *Journal, 1962* ». « Monde de silence. Besoin de m'inventer dans la nuit, avec des mots qui me coûtent tellement ». Tenter d'habiter ce monde en poésie, mais pour quelle fin, si ce n'est comme, selon encore Pizarnik : « je sais, d'une façon visionnaire, que je mourrai de poésie ».

Sylvie Durbec nous dit que en soi la voix a un corps, « inconnu continent », ou alors évoquant la voix du chef de gare : « *la bête dans sa voix celle qui fut la première à dire/ECCE HOMO/ECCE VOX* ». Inversement, le corps et son trop plein de voix, un étouffement.

Ecrire est inscrire une voix, est chanter « une éternité de voix ». J'aime alors à entendre « La voix matinale », « La voix des images », des voix à lire :

LA VOIX MATINALE

*la voix c'est aussi cette feuille trouvée
sur la table au petit déjeuner alors que
tristesse s'était assise à la table inquiète
et puis feuille rousse dépliée un baiser
allège de son poids petit l'ajournée
devenue le temps de l'action et de dire
un jour à construire dans le désir*

La voix a pour géographie ce qui est vie ce qui est mort. Paysages de voix déterminés par le vent, *sa langue brutale*, par le vert *qui dans la voix s'enchant*, par *l'encre coulée noire*, par le mot monde, *moi qui ne sais pas l'écrire*, par le mot mort :

*« la vieille Virginia déclare : quand ça vient entre
c'est une vilaine affaire quand ça vient
entre les familles ça les coupe ce serait mieux
de ne pas
ou d'avoir simplement un an ou deux de différence
entre les mères et leurs filles les pères et les fils
ce serait plus facile que la mort n'entre pas ».*

Capture de pensées et d'images saisies au passage : « *cornes aigües des mots* », « *esquissant la parole/esquissant encore le geste de la vie* », « *cette bouche jeune s'essayant à dire/est la fenêtre d'un monde ancien prêt à finir* ».

Venons-en à la deuxième section de ce recueil, une fugue : *La huppe de Virginia*. On y croise des noms d'insignes poètes : Leopardi, Thierry Metz, Fernando Pessoa, Celan, Bonnefoy, James Sacré..., des noms qui nous disent que « *c'est d'une voix pauvre que la présence en nous s'exercera* ».

*D'un vers de Leopardi, tentant de lui faire
traverser le détroit usé de la gorge,
avec seulement un peu de sable en guise de ponctuation*

© Nathalie Riera, *Carnets d'eucharis* n°29 (juillet/août 2011)

Sylvie Durbec a récemment publié « *Marseille/éclats&quartiers* » (Jacques Brémond, 2009) suivi de « *PRENDRE place, une écriture de Brenne* » (Collodion, 2010)

VIENT DE PARAITRE

Claude Minière

JE HIÉROGLYPHE



TARABUSTE
Editeur

2011

Sceau

Il y a aujourd'hui un risque avec la poésie. Que ce risque soit à la limite comique n'est pas pour nous déplaire. Je compte donc mes exploits « comiques », mes victoires, les revirements. L'ère est planétaire ? Je grave. Rien n'est sacré, tout est multiculturel ? J'observe de purs rituels.

Claude Minière

Juin 2011

Je suis pour l'abondance
le monde me la donne
 Il me la donne dans sa danse
et l'immobilité

La danse des syllabes
 trait et retrait
comme une fête
 victoire et défaite
la poésie faite et refaite

(p. 21)

Sur la plaine et jusque dans la ville
pollens
 oiseaux
 étoiles
 proposition :
 Je te propose d'exister
phrase musicale
 aux résolutions ponctuelles
pause
 rubato
 détails lumineux

(p. 45)

Les filles de Mnemosymè se glissent entre les rangées
 vertes et rousses

Ciel bleu
 l'or et l'argent
 le sang
 les gangs
 la gangue
nous avons pris les habitudes dans la langue et la mousse

Ils sauvent leur peau
 ou leur âme
Les blessures pénètrent les membres
 les tendons

(p. 53)

Editions Tarabuste

Rue du Fort
36170 SAINT-BENOIT-DU-SAULT

REVUE

Diptyque #2 - Lumières intérieures

Florence Noël

11 rue Bois des Fosses

1350 Enines

Belgique

revuediptyque@yahoo.fr

Diptyque

revue littéraire et artistique

VERSANT 2 : LUMIÈRES INTÉRIEURES



■ LIEN : <http://issuu.com/revuediptyque/docs/diptyque-2num/1?zoomed=&zoomPercent=&zoomX=&zoomY=¬eText=¬eX=¬eY=&viewMode=magazine>



les carnets d'eucharis

N°29

juillet/août 2011

© Choix des
textes&photos &

conception du carnet
par **Nathalie Riera**

[Revue numérique
gratuite]



© LILYA CORNELI

LES CARNETS D'EUCCHARIS

<http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com/> nathalieriera@live.fr

Les Carnets d'eucharis sont un espace numérique sans but lucratif, à vocation de circulation et de valorisation de la poésie et des arts plastiques.